Michel VERDON

1973

Anthropologie de la colonisation au Québec

Le dilemme d'un village du Lac-Saint-Jean

Chapitre 1

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole

Courriel : <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
courriel : <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Michel Verdon, **Anthropologie de la colonisation au Québec. Le dilemme d'un village du Lac-Saint-Jean**. *Préface de Marcel Rioux*. Montréal : Les presses de l'université de Montréal, 1973, 283 pp.

[Autorisation accordée par l'auteur le 1^{er} février, 2004.]

michel.verdon@umontreal.ca

Polices de caractères utilisées :

Pour le texte : Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format

LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 4 décembre, 2005 à Chicoutimi, Québec.

Michel Vernon

Couverture : Photo Marc Ellefsen.

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention accordée par le Conseil canadien de recherche en sciences sociales et provenant de fonds fournis par le Conseil des arts du Canada.

Table des matières

[LISTE DES ILLUSTRATIONS ET DES TABLEAUX](#)

[PRÉFACE](#)

[AVANT-PROPOS](#)

PREMIÈRE PARTIE

L'ESPACE

CHAPITRE PREMIER : LE TERRITOIRE

- I. [Le réseau routier](#)
- II. [Le village comme schème d'établissement](#)
 - A. [Les rangs](#)
 - B. [L'agglomération villageoise](#)
- III. [La maison](#)

DEUXIÈME PARTIE

DU COLLECTIF À L'INDIVIDUEL :
LES SYSTÈMES SOCIAUX

CHAPITRE 2 : LE MONDE AGRICOLE ET LE MONDE OUVRIER

- I. Le monde agricole
 - A. Organisation de la production
 - 1. Cycle écologique
 - 2. Cycle économique et social
 - B. Organisation de la consommation
 - 1. Cycle écologique
 - 2. Cycle économique et social
- II. Le monde ouvrier
 - A. Organisation de la production
 - 1. Cycle écologique
 - 2. Cycle économique et social
 - B. Organisation de la consommation
- III. Les principes de groupement
 - A. Les hommes
 - B. Les femmes

CHAPITRE 3 : LE MONDE MASCULIN ET LE MONDE FÉMININ

- I. Un système matrimonial
 - A. Les relations prémaritales
 - B. Le choix des conjoints
 - C. Le mouvement de la nuptialité
 - D. Mariage et « consanguinité »
 - E. Mariage et résidence
- II. Le système dans le temps

CHAPITRE 4 : LE COUPLE

- I. La transmission des biens au mariage
- II. L'évolution du couple
 - A. Avant le mariage
 - B. Du mariage au premier enfant
 - C. Naissance de la famille
 - D. Le vieux couple
- III. Rapports famille-belle-famille
 - A. L'homme et sa belle-famille
 - B. La femme et sa belle-famille
 - C. Le couple face à la parenté

CHAPITRE 5 : L'ENFANT

- I. La période d'indulgence
- II. Des débuts du langage à l'âge scolaire
- III. Des débuts scolaires à l'adolescence
- IV. L'adolescence

TROISIÈME PARTIE AU-DELÀ DU COLLECTIF ET DE L'INDIVIDUEL : LES SYSTÈMES COGNITIFS

CHAPITRE 6 : LE SYSTÈME DE PARENTÉ

- I. Le système des désignations
- II. Le système des adresses
- III. Terminologie et statut

CHAPITRE 7 : LE SYSTÈME RELIGIEUX

- I. Apprentissage religieux
 - A. De l'enfance à l'âge scolaire
 - B. Des débuts scolaires à la Communion solennelle
 - C. De la Communion solennelle au mariage
 - D. Du mariage à la vieillesse
 - E. La vieillesse
- II. Croyances et structure sociale
- III. Rites et structure sociale
- IV. Religion et famille

QUATRIÈME PARTIE LE TEMPS

CHAPITRE 8 : STRUCTURE ET CHANGEMENT

- I. Les données historique et écologique
- II. Phase d'autosubsistance
 - A. De 1885 à 1900
 - B. De 1900 à 1935
- III. Phase de commercialisation : de 1935 à 1960
- IV. Phase de centralisation : 1960

CONCLUSION

APPENDICES

- I. Analyse socio-démographique
- II. Analyse du « mouvement de la nuptialité »
- III. Analyse du mouvement matrimonial masculin
- IV. Analyse de la consanguinité
- V. Analyse des choix résidentiels

LISTE DES ILLUSTRATIONS ET DES TABLEAUX

[Retour à la table des matières](#)

CARTES

- I. [Le lac Saint-Jean et les grands centres urbains du Québec](#)
- II. [Centres urbains et principal réseau routier du Lac-Saint-Jean](#)
- III. [Cadastre de Dequen](#)
- IV. [Village de Dequen](#)

FIGURES

- 1. [Divisions internes du village](#)
- 2. [Schème d'établissement agricole](#)
- 3. [Grange-étable vue en plan](#)
- 4. [Maison canadienne vue en plan](#)
- 5. Cycle écologique de la production
- 6. Cycle social de la production
- 7. Cycle écologique de la consommation
- 8. Mouvement de la nuptialité
- 9. Comparaison de l'évolution temporelle du rapport endogamie/exogamie pour les mariages en général et les mariages consanguins
- 10. Généalogie de la consanguinité
- 11. Mouvement de la migration du travail
- 12. Modèle du choix matrimonial masculin
- 13. Système de parenté
- 14. L'église vue en plan
- 15. Évolution du « privé » et du « public » au sein du couple
- 16. Phase d'autosubsistance
- 17. Phase de commercialisation
- 18. Phase de centralisation
- 19. Système socio-culturel agraire idéal
- 20. Système socio-culturel agraire réel
- 21. Évolution démographique
- 22. Naissances et décès
- 23. Nombre de familles (maisonnées)
- 24. Émigration / immigration
- 25. Taux d'accroissement naturel (0/00)
- 26. Taux brut de natalité

27. Taux brut de mortalité
28. Mortalité infantile
29. Variables démographiques
30. Pyramide des âges : village et rangs (1968)
31. Pyramide de la population : village (1968)
32. Pyramide de la population : rangs (1968)
33. Pyramide des âges : rang du Côteau
34. Pyramide de la population : rang des Castors
35. Pyramide de la population : rangs Saint-Jacques et de la Rivière
36. Mouvement de la nuptialité (1900-1909)
37. Mouvement de la nuptialité (1910-1919)
38. Mouvement de la nuptialité (1920-1929)
39. Mouvement de la nuptialité (1930-1939)
40. Mouvement de la nuptialité (1940-1949)
41. Mouvement de la nuptialité (1950-1959)
42. Mouvement de la nuptialité (1960-1967)
43. Mouvement de la nuptialité (1900-1967)
44. Mariages consanguins endogames et exogames internes (1900-1967)

TABLEAUX

- I. Fermes classées selon leur grandeur
- II. Utilisation de la terre agricole
- III. Fermes classées selon l'âge de l'exploitant
- IV. Exploitants résidant sur la ferme
- V. Estimation de la superficie de quelques grandes cultures, 1966-1967
- VI. Fermes commerciales classées selon leur production, 1966
- VII. Bovins : nombre de fermes déclarant des bovins et population sur les fermes, 1^{er} juin 1966-1^{er} juin 1967
- VIII. Fermes de recensement déclarant des vaches laitières, 1966
- IX. Fermes de recensement déclarant de l'avoine pour le grain, classées selon le nombre d'acres rapporté
- X. Fermes de recensement déclarant des porcs, classées selon le nombre déclaré, 1966
- XI. Fermes de recensement déclarant des poulets de tous âges, classées selon le nombre déclaré, 1966
- XII. Précipitations moyennes (en pouces) de mai à octobre
- XIII. Température (en degrés Fahrenheit) de mai à octobre, 1937-1952
- XIV. Cycles écologique et social des achats
- XV. Cycles écologique et social des ventes
- XVI. Orientation sociale des échanges réciproques
- XVII. Organisation sociale de la consommation chez les cultivateurs
- XVIII. Adresses des parents, grands-parents, oncles et tantes à Ego et des *siblings*, cousins et pairs à Ego

- XIX. Adresses des adolescents (mâles surtout) à leurs père et mère
- XX. Adresses du couple face aux belles-familles respectives
- XXI. Principales transformations du système des adresses
- XXII. Comparaison des systèmes de désignation et d'adresse
- XXIII. Comparaison entre le chapelet et le repas
- XXIV. Comparaison entre le chapelet et la messe
- XXV. Composition familiale des maisonnées
- XXVI. Mariages endogames féminins
- XXVII. Mariages exogames internes féminins
- XXVIII. Rapport entre l'endogamie et l'exogamie interne féminines
- XXIX. Somme des mariages endogames et exogames internes féminins
- XXX. Rapport entre endogamie + exogamie interne (endogamie)/exogamie féminines
- XXXI. Somme de tous les types de mariages féminins
- XXXII. Mariages exogames internes masculins
- XXXIII. Rapport entre l'endogamie et l'exogamie interne masculines
- XXXIV. Somme des mariages endogames et exogames internes masculins
- XXXV. Rapport entre endogamie + exogamie interne (endogamie)/exogamie masculines
- XXXVI. Nombre et pourcentage des mariages consanguins
- XXXVII. Tous les mariages consanguins selon le lieu du mariage
- XXXVIII. Évolution temporelle des types de mariages consanguins
- XXXIX. Degrés de consanguinité en fonction des lieux du mariage
- XL. Comparaison de la distribution attendue et de la distribution réelle des mariages consanguins
- XLI. Choix résidentiels pour les mariages exogames masculins
- XLII. Première et seconde résidence des mariages endogames masculins (comprenant l'exogamie interne)

Des études contemporaines s'attachent à étudier comment le Québec est globalement colonisé de l'extérieur et de l'intérieur. Michel Verdon nous ramène à l'autre extrémité du processus, au colonisé *colon*, et étudie comment il aménage son territoire, comment il produit et consomme et comment il organise sa vie sociale et cognitive. Dans la meilleure tradition anthropologique, il présente les principales coordonnées de la structure socio-culturelle du Québec.

Marcel RIOUX

PRÉFACE

[Retour à la table des matières](#)

Dire de ce volume que c'est une monographie d'un village de colonisation au Québec serait évoquer chez certains lecteurs ces nombreuses histoires de paroisse — œuvres souvent du curé ou du premier marguillier — dans lesquelles on trouve surtout la liste exhaustive des curés et des maires ainsi que, bien sûr, celle des religieuses que la paroisse a données à Dieu et à peu près rien sur la vie socio-économique et idéologique du groupe. Ce volume-ci est bien différent. C'est l'étude en profondeur d'un village, bien situé dans l'espace et le temps, où les individus et les sous-groupes s'insèrent et vivent dans des systèmes sociaux et cognitifs qui structurent leurs conduites. Il y a plus. C'est un village de colonisation qui fait partie d'une société globale qui est elle-même colonisée.

Pendant longtemps les mots de colonisation et de colon furent surtout employés pour désigner l'occupation et le défrichement des terres par des Québécois qui s'établissaient dans des régions encore vierges et progressivement les rendaient propres à l'agriculture. C'est ce processus que Verdon décrit en étudiant un village de colonisation au Lac-Saint-Jean. Il n'a garde, toutefois, d'oublier que les colons québécois étaient eux-mêmes colonisés et que derrière eux et sur eux se profilait un système d'exploitation du pays tout entier et de son économie. « Extérieure, décrit-il, à la structure sociale canadienne-française s'ajoute l'existence en sol québécois d'un second groupe « industriel, anglophone et protestant » qui contrôle tout le monde extérieur et est totalement dégagé du secteur primaire (pêche, agriculture, coupe de bois, travail dans les mines, etc.) qui revient à la portion francophone de la population québécoise. Le groupe anglophone se spécialise dans l'industrie et le commerce en s'appuyant (pour ne pas dire en exploitant) sur le travail de production de la population francophone. Concrètement, en même temps que les agriculteurs pénétraient dans le Saguenay-Lac-Saint-Jean, les financiers anglophones suivaient. » Tenant compte de ces deux aspects de la colonisation du Québec, ce volume aurait pu s'intituler « le colon colonisé » ou « le colonisé colon ».

Si Verdon tient compte du contexte global dans lequel s'insère le village de Dequen, son étude porte essentiellement sur la microstructure de ce groupe de colons qui évolue dans le temps et l'espace. Des études contemporaines s'attachent à étudier comment le Québec est globalement colonisé de l'extérieur et de l'intérieur. Verdon nous ramène à l'autre extrémité du processus, au colonisé colon, et étudie comment il aménage son territoire, comment il produit et consomme et comment il organise sa vie sociale et cognitive. Dans la meilleure tradition anthropologique, il présente les principales coordonnées de la structure socio-culturelle du Québec. Il montre comment les pratiques des villageois de Dequen sont structurées par des systèmes traditionnels qui évoluent à travers le temps et l'espace. Son œuvre est incontestablement une réussite.

Dans son analyse du système de parenté et du système religieux, Verdon va beaucoup plus loin que ses devanciers et, dans cette étude des structures mentales, il pose d'importants jalons pour une théorie de la personnalité de base des Québécois. Son ouvrage marque un moment important dans l'étude de notre pays et de ses habitants.

Marcel RIOUX

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

La colonisation dont parle ce livre n'est pas celle des colonisateurs mais celle des « colons ». La « colonisation des terres », telle que l'a consacrée la langue québécoise, est un phénomène spécifique à ce pays. C'est la réponse d'une ethnie menacée par une présence étrangère, politiquement et économiquement dominante. Faute de classe inférieure à exploiter, le Québécois a choisi d'exploiter la terre. Il a choisi de déboiser la forêt, d'étendre l'agriculture dans des milieux jusque-là vierges et pratiquement inhabités. Il a cru s'imposer par la hache et la herse.

Mais ce colon qui cherchait à implanter sa culture et sa société en s'implantant lui-même sur le sol était inconsciemment l'objet d'une double colonisation. En effet, l'élite de son propre peuple, le clergé catholique canadien-français, cherchait à conserver son statut privilégié en maintenant ses fidèles (les colons) dans l'agriculture, loin de l'instruction. C'est pour cela que les « villages de colonisation » étaient aussi des avant-postes du catholicisme et que toute l'entreprise de colonisation fut plus tard qualifiée de messianisme agricole.

Mais cette exploitation était rendue presque inévitable parce qu'une exploitation politico-économique parallèle réduisait le nombre de choix économiques possibles qui s'ouvraient à l'élite québécoise. Parce que tout le monde industriel et urbain était sous domination étrangère, il était difficile de s'épanouir en dehors du rural et de l'agriculture.

De plus, comme le choix de l'agriculture était un choix du secteur primaire, ce choix était contradictoire dans une société en voie d'industrialisation et d'urbanisation. Par la coupe du bois, l'agriculteur se présentait comme une main-d'œuvre bon marché aux capitaux anglais et allait permettre la naissance, parallèle à l'agriculture, de l'industrie forestière. Par cette dernière, le village de colonisation contenait sa négation, puisqu'il allait à long terme faire du cultivateur un prolétaire, en faisant de lui un salarié dans une entreprise dont les capitaux appartenaient à

une ethnie étrangère. C'est à l'étude du dilemme d'un de ces villages de colonisation que le présent ouvrage s'applique.

Nous désirons souligner au lecteur que *certaines noms de lieux et de personnes qui apparaissent dans la monographie sont fictifs*. Nous préférons garder l'anonymat du village étudié (que nous appellerons Dequen) et de ses environs afin d'éviter de porter involontairement préjudice aux résidents. Quant au reste, les faits sont rapportés tels qu'ils ont été observés au cours de nos enquêtes. Celles-ci se sont déroulées de mai à septembre 1968 et 1969. Les tableaux qui illustrent le chapitre sur les activités économiques ont été tirés des statistiques provinciales sur l'agriculture.

Nous désirons également adresser nos plus sincères remerciements aux professeurs Jean Benoist, Guy Dubreuil et Jacques Gomila, directeurs de cette recherche, ainsi qu'aux docteurs Frank Auger et Ivan Simonis, tous du Département d'anthropologie de l'Université de Montréal, qui nous ont encouragé et aidé de leurs conseils. Nous voulons aussi souligner l'apport de M^{lle} Johanne Cadieux et de M. Jean-Pierre Desaulniers à nos hypothèses sur la socialisation ainsi que l'aide technique de M. Jacques Aubry.

Nos remerciements s'adressent particulièrement à la population du village. D'abord à nos hôtes, M. et M^{me} Léonidas Gagné, qui nous ont accueilli chaleureusement et nous ont apporté de précieux renseignements, à M. Frédéric Tremblay, cultivateur, qui a aussi sacrifié une partie de son temps à nos enquêtes, à M. l'abbé Turcotte et à M. l'abbé Bouchard, qui nous ont facilité l'accès aux registres paroissiaux et nous ont aidé matériellement en laissant des locaux à notre disposition, et à MM. Edgar Tremblay et Elzéar Savard, tous deux du ministère de la Colonisation, à Alma, qui nous ont permis de consulter les terroirs et nous ont fait parvenir les statistiques concernant la communauté sous étude. Enfin, à tous les gens de Dequen, surtout les jeunes, qui se sont prêtés avec bienveillance à nos enquêtes.

M. V.

PREMIÈRE PARTIE

L'ESPACE

[Retour à la table des matières](#)

Le village s'impose d'abord comme réalité physique. Il occupe un espace et lui appartient, en même temps qu'il le structure. Pour demeurer fidèle à la démarche la plus naturelle qu'emprunte l'inconnu, une seule voie nous est offerte. On se rend d'abord au village par la route et c'est par elle que le village trahit son appartenance à un ensemble plus vaste : la région. Le village ne saurait exister en dehors de cet ensemble auquel il est physiquement et culturellement lié. Puis la route s'efface d'elle-même pour livrer un paysage habité. Les premiers bâtiments se dressent, signes avant-coureurs d'une activité humaine. Le village apparaît alors en tant qu'implantation physique sur un territoire. Il se présente par un pâti de maisons, par une forêt défrichée, par un croisement de routes où se tassent les édifices publics. Mais comme la forêt livre aussi des arbres, le village ouvre enfin sur des habitations, soit bungalows entourés d'un jardin, soit solides maisons de bois. Trois frontières dans l'espace qui représentent aussi trois zones de la vie sociale : la région, le village, la famille. En tant que témoin d'une activité humaine, l'organisation de l'espace porte ainsi son message et elle répète, de la route à la maison, la même déchirure, le même écartèlement entre deux univers qui se repoussent : le rural et l'urbain.

CHAPITRE PREMIER LE TERRITOIRE

I Le réseau routier

[Retour à la table des matières](#)

Lorsqu'il quitte Montréal ou Québec pour se rendre à Dequen, le voyageur n'a qu'une seule alternative : ou traverser le parc des Laurentides ou passer par la Mauricie. De l'une ou l'autre façon, le Lac-Saint-Jean s'impose par son éloignement et son isolement (carte I). Ses seules voies d'accès coupent à travers des dizaines de milles de forêt où aucune habitation ne vient rompre la monotonie du paysage. Après ces heures de trajet sans voir à plus de cent pieds autour de soi, la route débouche sur une région de plaines déboisées entourées d'un chapelet de villages. Au nord et à l'ouest (les voies d'accès étant au sud et au sud-est), inutile de continuer ; la forêt de conifères n'offre d'intérêt qu'aux capitaux américains...

Quoique nos données sur le Lac-Saint-Jean soient en fait fragmentaires, elles s'organisent toutefois d'elles-mêmes autour d'un axe qui définit l'origine même de la région : la « colonisation ». Par la colonisation, le Lac-Saint-Jean s'abouche au Saguenay car ses premiers flots de peuplement proviennent du comté de Charlevoix. Par vagues montantes, les colons se disposèrent presque linéairement autour du lac et, dans un deuxième mouvement, le long des rivières qui s'y déversent : Métabetchouan, Coughpaganish, Ouatichouan, etc. Toutefois, le lac en tant que donnée naturelle a structuré l'implantation sans influencer outre mesure sur le mode de vie. Colons avant tout, les premiers arrivés se détournèrent des eaux pour défricher. Mais le défrichement et la ferveur agricole s'atténuèrent rapidement avec la naissance de l'industrie forestière. Pour l'autochtone, l'eau se dissocia conséquemment de la navigation pour servir au transport du bois selon la méthode de la « drave » (bois coupé qu'on laissait flotter sur la rivière pour qu'il en suive le courant ; on construisait les moulins à l'embouchure de la rivière, où ils recevaient le bois).

CARTE I : *Le Lac-Saint-Jean et les grands centres urbains du Québec*

[Retour à liste des illustrations et tableaux](#)

Région de colonisation, le Lac-Saint-Jean a également été marqué par l'éloignement. La distance, doublée d'une mauvaise organisation des voies ferroviaires, a vite résulté en un isolement qui a donné au pays un caractère homogène et une certaine identité régionale. « Les gars du Lac-Saint-Jean », se plaisent-ils eux-mêmes à se surnommer, se reconnaissent à leur accent et à une certaine façon de gesticuler. Ils se définissent régionalement par opposition au reste du Québec.

Autour du lac se sont développés quelques centres urbains : Roberval, Alma, Dolbeau-Mistassini (carte II). Les autres agglomérations des rives du lac ne sont

que des villages dont la population fluctue selon l'offre et la demande du bois. Les villages à l'intérieur des terres sont peu nombreux. Toutes ces localités sont d'autant plus reliées entre elles que, globalement, elles sont coupées du monde extérieur.

CARTE II : Centres urbains et principal réseau routier du Lac-Saint-Jean

[Retour à liste des illustrations et tableaux](#)

L'inexistence de communications maritimes a accéléré la naissance d'un réseau routier. Les routes relient surtout les villages des rives du lac, laissant la région à son isolement géographique. Mais l'importance du réseau routier ne saurait être surestimée car le résident y voit souvent la seule possibilité d'emploi. Ce réseau routier se divise en trois niveaux d'importance inégale (carte II) ; en effet, plus la localité desservie est populeuse, plus l'endroit est névralgique et la route, cruciale.

Les premiers par la population, les centres urbains sont à la périphérie du lac. Une *route nationale* les relie. À celle-ci sont accrochées des routes régionales qui rejoignent les centres mineurs situés le long des rivières. Enfin, à l'intérieur de chaque village, des *routes locales* ou *rurales* (synonymes) rattachent

l'agglomération principale aux différents « rangs ¹ » dispersés à l'intérieur des terres.

Dans ce réseau routier, Dequen, hameau accroché aux rives de la rivière Blanche, au sud du lac et en bordure de la forêt, rejoint par des routes régionales trois villages des rives du lac : Sainte-Martine, Rivière-au-Moulin et Rambrai. À vrai dire, Dequen, Sainte-Martine et Rambrai forment les trois sommets d'un triangle équilatéral ayant dix milles de côté et dont Dequen et Rivière-au-Moulin constituent une hauteur. Des facteurs historiques et géographiques expliquent la paralysie qui a affecté la croissance de Dequen. Cette atrophie a suscité une situation de dépendance et placé le village dans l'orbite des centres les plus rapprochés : Rambrai et Sainte-Martine.

Une autre route locale, celle-là fort peu carrossable et encore moins empruntée, se rend de Dequen à Saint-Benoît. Hormis ce triangle enté d'une pointe fantôme vers Saint-Benoît, rien ne rattache Dequen à quoi que ce soit. Au sud, les bois s'étendent jusqu'à la Mauricie, à l'ouest jusqu'à l'Abitibi et à l'est jusqu'au Saint-Laurent.

Historiquement la route a d'abord commencé par être un étroit chemin qu'empruntaient les voitures tirées par un cheval. Dès 1885, on allait et venait en effet de Sainte-Martine à Dequen en voiture, puisque la rivière n'offrait aucune prise à la navigation. En 1919, apparaissait la première automobile. Cette innovation rendait nécessaire la construction d'une route. Dès 1920-1925, on refit le chemin Dequen-Sainte-Martine en éliminant tout un tronçon qui longeait de près la rivière Blanche. Quant à la route de Rambrai, elle date des mêmes années. On en refit aussi un nouveau tracé en 1925. La route de Sainte-Martine est demeurée de terre tandis qu'on a pavé aux deux tiers celle de Rambrai entre 1965 et 1968. Cette seule modification a complètement changé le sens de la circulation, orientant désormais la population de Dequen vers Rambrai.

La route a sa genèse et elle joue, dans l'histoire de Dequen, un rôle capital. Premier pont jeté vers l'extérieur, elle offre la première possibilité de survie. De plus, la construction et l'entretien des routes ont constitué une source permanente de subsides qui n'ont cessé de renflouer les budgets familiaux. Enfin, la politique locale s'est surtout nouée autour des routes qui, en tant que services, ont fourni l'un des principaux sujets de dissensions politiques.

Toutefois, le réseau routier frappe d'abord par son omniprésence et cette ubiquité nous place d'emblée au cœur du drame dequenais. Au Lac-Saint-Jean, il

¹ Le « rang » est un schème d'établissement agricole. Il est constitué de maisons assez dispersées, disposées de part et d'autre d'une route rurale. Nous y revenons plus loin.

n'est pas de maison sans route et aucune survie ne semble possible hors des voies routières ¹.

Cependant, les routes qui traversent le village n'offrent pas toutes le même visage. À la route pavée de Rambrai, ou à la large route de Sainte-Martine, toutes deux entretenues aux frais du gouvernement, s'opposent les routes de rang, étroites et cahoteuses, que les cultivateurs doivent entretenir à leurs propres frais pendant l'hiver. Premier contact du voyageur avec le village, la route trahit l'hétérogénéité de l'univers villageois ; déjà elle laisse soupçonner la nature divisée du village de colonisation le conflit entre les rangs et le village proprement dit, l'opposition entre l'agriculture et l'industrie forestière.

II Le village comme schème d'établissement

[Retour à la table des matières](#)

Au deuxième coup d'œil, la structure des habitations confirme le doute que laissait planer la route. Quel que soit le chemin qu'emprunte l'automobiliste, le rang est sa première rencontre : des habitations dispersées, situées de part et d'autre du chemin, et à l'arrière desquelles s'étendent de longs espaces cultivés, de forme rectangulaire et étirée. Les bâtiments, groupés ensemble à l'extrémité de la terre cultivée, sont séparés par plus de mille pieds du groupe de bâtiments suivant.

Après le rang, la route s'enfonce à nouveau en forêt pour déboucher, quatre milles plus loin, sur un groupe de maisons rapprochées les unes des autres, sans terres cultivées à l'arrière. Une rue traverse perpendiculairement la route et de nouvelles habitations bordent cette artère secondaire. Malgré l'énorme distance qui sépare les rangs du village et la rivière qui sépare les rangs les uns des autres, toutes ces habitations font partie d'un même ensemble : le village de colonisation.

Ce dernier recouvre donc deux modes d'implantation différents : d'un côté le rang habité avec ses maisons dispersées et ses immenses terres cultivées qui les prolongent ; de l'autre l'« agglomération villageoise », avec ses maisons collées les unes aux autres. La communauté se divise géographiquement en plusieurs sous-sections qui se regroupent selon ces deux modes d'implantation. Ainsi l'« agglomération villageoise » est divisée en deux par la rivière Blanche (formant le Village et le Petit-Village), et quatre rangs (les rangs des Castors, du Côteau, Saint-Jacques et de la Rivière) sont distribués deux à deux de chaque côté de la

¹ L'exemple des *crofts* écossais, complètement fermés et dépourvus de tout lien routier, peut aider à saisir la portée de ce phénomène.

rivière. Deux d'entre eux sont à un mille au sud de l'agglomération villageoise et les deux autres sont à quatre milles au nord. *Mais ces coupures, qui reflètent une simple distribution spatiale, se doublent d'une scission plus profonde, entre l'agriculture dans les rangs habités et l'industrie forestière dans l'agglomération villageoise.* Cette séparation s'accompagnait, sur le plan politique (avant 1969), d'une division en deux municipalités totalement distinctes : la « paroisse de Dequen » et le « village de Dequen », chacune ayant son propre conseil municipal et son maire (fig. 1). Un examen plus attentif de ces différentes entités nous révélera davantage au sujet du village ¹.

¹ Il sied à ce point d'apporter certaines clarifications terminologiques. Nous désignerons la communauté de Dequen par le terme village parce que ce vocable est facilement identifiable par tout Québécois. Pour éviter toute confusion au sujet de ce terme, nous devons nous prêter aux distinctions suivantes : 1) le village peut signifier la communauté dans son entier, à la fois population et territoire, en tant que groupement social relativement autonome sur les plans politique (municipalité), religieux (paroisse), scolaire (cours primaire et secondaire). La locution village de Dequen, sans guillemets, sera utilisée dans le texte lorsque aucune fraction de la population ou du territoire n'est sous-entendue et lorsqu'on peut substituer au mot village les termes communauté ou Dequen ; 2) en tant que territoire, le terme village peut signifier : a) l'agglomération villageoise (où les terres sont segmentées, les maisons rapprochées et où ne se pratique plus aucune agriculture) par opposition aux rangs (terres intactes, maisons dispersées, et surtout agricoles). La locution agglomération villageoise sera conservée dans ce cas spécifique ; b) la rivière Blanche passe au milieu de l'agglomération villageoise. Les deux sous-unités ainsi créées ont été baptisées par les villageois Village et Petit-Village (ces appellations seront aussi conservées, en insistant sur la majuscule) ; 3) en tant que collectivité, la communauté s'est scindée politiquement. Les « rangs » se sont regroupés (politiquement) pour former une municipalité, la « paroisse de Dequen » ; l'agglomération villageoise a formé, de son côté, la municipalité du « village de Dequen » (les mêmes locutions, entre guillemets, apparaîtront dans le texte lorsque l'accent est mis sur l'aspect politique de la division entre « rangs » et « agglomération villageoise ») ; 4) enfin, Dequen, en plus d'être une division politique, est une réalité religieuse, c'est-à-dire une paroisse. En somme, les aspects suivants ressortent : 1. Aspect géographique : Village/Petit Village. Cette division arbitraire est imposée par la présence d'une rivière qui divise l'agglomération villageoise en deux sections d'inégales grandeurs. 2. Aspect morpho-écologique : agglomération villageoise/rangs. Ce sont les unités minimales avec lesquelles il faut traiter au niveau du mode d'implantation. Elles sont incluses dans le terme général village. 3. Aspect politico-administratif : village de Dequen/paroisse de Dequen. Ce sont les unités politiques minimales. Elles sont incluses dans une unité supérieure, le « comté » et les « comtés » sont groupés en « province ». 4. Aspect légal-topographique : cet aspect est plutôt négligé dans la suite du texte, mais certaines clarifications s'imposent pour faciliter la lecture. L'unité minimale légale-topographique est le lot. En fait, les lots peuvent être segmentés et divisés en « terrains ». Mais le « terrain » est toujours conçu comme une fraction de lot dans les transactions immobilières. Le lot est une langue de terre de dimensions numériquement bien définies (104 acres), mais qui peuvent toutefois varier selon les accidents géographiques. Il a la forme d'un rectangle très allongé. Les lots sont alignés côte à côte pour former une énorme bande de terre qu'on appelle « rang » (cette signification spéciale ne sera accordée au terme « rang », entre guillemets, que dans les quelques pages qui suivent ; partout ailleurs, le rang, sans guillemets, est synonyme de « rang habité »). Enfin, plusieurs « rangs » sont groupés en « cantons ». Toutes ces unités légales-topographiques n'ont aucun contenu politique. Les cantons sont nommés d'après leurs arpenteurs, d'après une personnalité historique ou encore d'après des noms de lieux : Normandin, Dolbeau, Métabetchouan... Par cette division en lots, « rangs » et cantons, la colonisation ne s'effectuait pas au hasard et la disposition des individus les uns par rapport aux autres était directement déterminée par le sens des lots. Ces

A. LES RANGS

[Retour à la table des matières](#)

Seuls parmi les quatre rangs, ceux des Castors et du Côteau, par leur éloignement de l'agglomération villageoise (et des services), ont reproduit un début d'agglomération (carte IV). Au centre du rang des Castors s'entassent trois ou quatre maisons de familles qui ont déserté la terre ; au contre de ces quelques habitations a surgi un magasin général. Un entassement semblable s'est opéré à l'extrémité est du rang du Côteau où, à côté d'un restaurant, on trouve un poste d'essence. Au rang du Côteau, le même phénomène s'est produit, mais à l'extrémité est, à la croisée de la route régionale. Ici, ce n'est pas le fait de familles qui ont délaissé la terre, mais de quelques retraités supervisant l'œuvre de leurs fils. Loin de l'agglomération villageoise, les rangs des Castors et du Côteau se sont

derniers apparaissent comme des vecteurs qui orientent le schème d'établissement, donnant à la communauté une configuration spatiale particulière, qu'il sied d'analyser brièvement. La rivière Blanche (carte III) longe deux rangs sur une distance d'environ un mille ; à l'emplacement de la chute, elle tranche l'agglomération villageoise sur un axe nord-sud. Ainsi fragmenté, le village occupe trois cantons : au nord s'étend le canton Métabetchouan tandis que le sud est partagé entre le canton Saint-Hilaire à l'est et le canton Dequen à l'ouest. Dans les cantons Métabetchouan, Dequen et Saint-Hilaire, les lots sont disposés nord-sud, à l'exception des lots qui bordent la rivière. Ces derniers s'orientent perpendiculairement, c'est-à-dire de l'est à l'ouest. Vu en plan (carte III), le cours de la rivière s'infléchit et la série de lots qui l'encadrent dévalent en escalier et viennent rencontrer les autres lots à angle droit. De cette façon, les lots nord-sud du « rang » VI Métabetchouan rencontrent à la verticale ceux des « rangs » I Saint-Hilaire et I Dequen ; c'est à cette croisée qu'est construite l'agglomération villageoise. Dans ce dernier cas on ne peut parler, comme pour les villages agricoles typiquement canadiens-français, de rang le long de la rivière (cf. P. Deffontaines, « Le rang, type de peuplement rural du Canada français », *Cahier de géographie* 5, Québec, Université Laval, 1953). Quant aux « rangs habités », il s'en trouve un dans le canton Saint-Hilaire, deux dans le canton Métabetchouan et un dans le canton Dequen. Les « rangs habités » des cantons Saint-Hilaire et Dequen suivent le type de peuplement le long de la rivière mais, contrairement au type classique (cf. Deffontaines, *ibid.*), ils ne sont pas parallèles au village mais continus. Là où est construite l'agglomération villageoise, la rivière se cambre et le rang ouest qui la suit la traverse pour se continuer dans le village même : celui-ci s'éloigne ainsi du cours d'eau. Le village prolonge les rangs en bordure de la rivière mais, à la faveur d'un repli des eaux, se dégage des rives. Dans les deux autres « rangs habités » du canton Métabetchouan, les lots sont orientés nord-sud. Du fait que les lots sont accolés, la tradition a disposé les habitations à leurs extrémités de façon à réduire la distance entre voisins et à tracer une ligne continue qui permette la construction d'une route. Quoique les divisions du cadastre soient antérieures à tout établissement et qu'elles en déterminent le sens, l'apparition du « rang habité » relève d'un certain hasard. Là où sont apparus les rangs du Métabetchouan, il ne pouvait être question d'établissement le long de la rivière. Il faut toutefois spécifier que le rang du Côteau (Métabetchouan ouest) et le rang des Castors (Métabetchouan est) apparaissent comme des prolongements : le premier, de rangs du village de Rambrai dont il constitue encore une route rurale ; le second, d'un rang du village de Sainte-Martine. En fait, les deux seuls « rangs habités » qui peuvent être rattachés à Dequen comme structure de peuplement sont les rangs des cantons Saint-Hilaire (rang Saint-Jacques) et Dequen (rang de la Rivière), qui tous deux longent la rivière. En conclusion, l'absence de second « rang » dans les cantons Saint-Hilaire et Dequen (absence due au fait que les lots de ces cantons croisent à angle droit les lots du bord de la rivière) a empêché toute tentative de peuplement par rang selon le schéma classique expliqué par P. Deffontaines.

socialement rapprochés des localités Plus importantes du Lac : Rambrai et Sainte-Martine. Le rang du Côteau se trouve même à devenir un satellite de Rambrai en regard de tous les services, église et école exceptées.

FIGURE 1 : *Divisions internes du village.*

[Retour à liste des illustrations et tableaux](#)

ouest du rang, ce dernier est encore le plus agricole. Autrefois excroissance de Rambrai, le rang du Côteau n'est encore aujourd'hui rattaché à Dequen que par l'église et les taxes scolaires. Ce statut ambivalent l'a toujours tenu quelque peu à l'écart de la vie dequenaïse.

CARTE IV : *Village de Dequen*

[Retour à liste des illustrations et tableaux](#)

Pour sa part, le rang des Castors fait moins bonne figure. Ses douze habitations hébergent entre autres deux ivrognes, une famille de semi-aveugles, un sourd gâteux, un vieux « troublé » (mentalement affecté) par la mort de ses deux fils et une vieille fille recluse. Malgré l'absence de critères bien définis, le statut économique du rang des Castors semble légèrement inférieur à celui du rang du Côteau quoique, par ailleurs, y vive le maire de la « paroisse de Dequen ». De plus, les cultivateurs y sont plus riches que la plupart des habitants de l'agglomération villageoise. Les résidents du rang des Castors fréquentent peu l'agglomération villageoise. Réciproquement, les résidents du Village et du Petit-Village visitent rarement ces deux rangs, sauf lorsqu'ils les traversent, à chaque randonnée vers Sainte-Martine ou Rambrai.

Quant au rang Saint-Jacques, il a perdu sa vocation agricole ; seuls deux cultivateurs y survivent. Surnommé rang des Célibataires, le rang Saint-Jacques héberge cinq célibataires qui, en dehors des relations qu'ils entretiennent entre eux, sont complètement isolés du reste du village. Ils figurent, ainsi qu'une famille voisine, au nombre des plus pauvres de la communauté (deux d'entre eux sont des malades mentaux). Leurs voisins ont conscience de la qualification péjorative qu'ils apportent au rang. L'atmosphère y est assez lourde ; un maniaque sexuel y a déjà attaqué une petite fille à deux reprises, ce qui rend les gens encore plus réticents à l'approche d'étrangers.

Les rives de la rivière sont relativement escarpées du côté de ce rang et la route suit la rivière ; cela explique que les maisons ne s'adossent pas à la rivière mais y font face, de l'autre côté du chemin. On y compte en tout neuf habitations. Les montagnes s'élèvent à moins d'un arpent derrière les habitations et laissent ainsi peu de place pour les cultures.

De l'autre côté du cours d'eau se trouve le rang de la Rivière. Quoique les terres y soient moins riches qu'au rang du Côteau, deux cultivateurs y vivent à l'aise. L'ancien maire de la « paroisse de Dequen » y réside également. Sa seule personnalité confère au rang une certaine image de prospérité. Autrement le rang de la Rivière ferait plutôt triste figure. Leur rapprochement de l'agglomération villageoise n'a pas permis aux rangs Saint-Jacques et de la Rivière de s'agglomérer ou de favoriser même un embryon de secteur tertiaire (restaurant, poste d'essence ou autre). Enfin, la jeunesse de ces rangs se regroupe souvent au Village. Le rang de la Rivière ne compte que six habitations.

Malgré ces différences, les rangs sont encore les seuls à compter des cultivateurs. Le secteur tertiaire y est en plus presque inexistant : aucune organisation récréative, aucun édifice de services publics tels que la caisse populaire, la mairie, etc.

B. L'AGGLOMÉRATION VILLAGEOISE

[Retour à la table des matières](#)

En un point de son cours, la rivière se cambre presque à angle droit. À cet endroit, l'eau dévale en chute. C'est là qu'un des premiers colons choisit de construire un « moulin à scie » ou scierie (1900) que le feu détruisit à peine achevé. Néanmoins, cette entreprise témoignait déjà d'une transformation majeure qui affectait le monde villageois : l'abandon des terres et l'attrait grandissant de l'industrie forestière. L'agglomération villageoise se développa rapidement des deux côtés de cette chute, donnant naissance au Village et au Petit-Village.

Pour sa part, le Village est presque entièrement construit le long de la route régionale qui conduit à Sainte-Martine. Au centre, au point le plus élevé, on a construit l'église ; juste en face s'ouvre la seule rue du Village, nommée rue du Couvent (carte IV). L'église se trouve ainsi au centre géographique du village et ce choix ne relève pas du hasard. Plutôt qu'un centre, l'église est le cœur de la communauté.

La rue du Couvent divise le Village inégalement en deux sections : une section nord et une section sud. Cette division ne recouvre aucune réalité sociale pertinente : elle a seulement été commandée par la rencontre des lots à angle droit. Mais une analyse « proxémique » semble suggérer plus que le hasard. En effet, l'utilisation quotidienne et même hebdomadaire de l'espace habité semble se limiter presque entièrement à la section où l'on réside.

À l'extrémité nord du Village vivote le « moulin à scie », seule entreprise de type industriel dans la communauté. Dans la même section deux restaurants-épiceries réussissent à survivre. Leur proximité défie toute intelligence en termes d'offre et de demande. Seules les alliances parentales apportent un élément d'explication. À côté de l'église s'entassent les édifices publics : ici le bureau de poste, en face, le couvent (seul édifice en brique de tout le Village) ; à l'arrière, un terrain de jeu, un peu plus loin, un deuxième. Juste à côté, dans un même édifice, la commission scolaire, la caisse populaire et les deux Conseils municipaux font bon voisinage auprès de leur âme gérante : Madame Gisèle, la toute-puissante secrétaire qui contrôle indirectement toutes les affaires publiques. Dans ce quadrilatère de moins d'un quart de mille carré se mesure le pouls du village et peuvent aussi s'entendre toutes les querelles qui déchirent la communauté. Ironiquement, c'est à deux pas de là que vit le seul cultivateur de toute l'agglomération villageoise. Le seul, et aussi le dernier...

Depuis qu'un célibataire ambitieux a ouvert une salle de billard dans la section sud, les générations se sont divisées : les vieux se retrouvent au restaurant-épicerie de la section nord, les jeunes à la salle de billard. À part cette nouvelle attraction, rien ne marque particulièrement cette section. Lorsqu'on quitte la section sud du Village pour se rendre au rang Saint-Jacques, on longe le cimetière. Quand le soir

descend le « rang des Célibataires » n'en devient que plus isolé par la sinistre garde que lui fait le cimetière ! Hasard ou profonde cohérence, le cimetière n'est en fait visible que du monticule sur lequel est construite l'église. Mais les morts n'ont pas besoin d'être visibles pour inquiéter les voyageurs nocturnes...

Quant au Petit-Village, il partage avec certains rangs l'absence totale de secteur tertiaire. De plus, sa très grande homogénéité sociale le rapproche aussi des rangs. En effet, toutes les maisonnées peuvent se réduire à un nombre restreint de patronymes (quatre). La plus importante de ces « familles » est reconnue pour le caractère ostentatoire et bagarreur de ses membres. Les hommes du Petit-Village partagent les lieux de rencontre du Village : le restaurant-épicerie adjacent au couvent et la salle de billard pour les jeunes.

Dans son aspect physique, l'implantation des « colons » et celle des générations successives traduisent aussi la double nature du village. Le village semble contenir en lui-même sa négation. Agricole par ses rangs, il se vend à l'industrie forestière dans l'agglomération villageoise. Cette dichotomie forme l'essence même du village de colonisation.

III La maison

[Retour à la table des matières](#)

Cette dichotomie se répercute à tous les paliers de l'implantation physique. De la route au village et du village à la maison, deux univers se côtoient et présentent des images différentes. Images de la route pavée et de la route de terre, des habitations dispersées et des habitations rapprochées, elles trouvent dans la forme même des bâtiments de nouveaux éléments pour accuser leur différence. La maison du rang et celle du village offraient autrefois un même visage. Mais au-delà des transformations que lui ont fait subir la disparition des terres dans l'agglomération villageoise, l'apparition du bungalow a creusé un nouvel abîme entre les modèles d'habitation. Aux yeux du promeneur, la différence n'est plus entre l'étable et le garage qui l'a remplacée ; elle est désormais entre la vieille maison de bois canadienne et le bungalow moderne.

Mais entre les pôles extrêmes, il y a eu place pour une certaine continuité entre la maison de bois des rangs et celle de l'agglomération villageoise. Les premiers changements, surtout économiques, n'ont affecté que la nature des bâtiments adjacents à la maison. Puis les bouleversements plus récents dans la structure sociale (cf. chap. 8 : « Structure et changement ») se sont attaqués à la structure de la maison elle-même.

Autrefois, si la route passait à une extrémité du lot, la maison du rang y faisait face et les bâtiments agricoles étaient construits à l'arrière de cette dernière (fig. 2). Si la route traversait le lot, la maison se situait d'un côté et les bâtiments agricoles lui faisaient face, de l'autre côté. Les bâtiments agricoles ne comprenaient alors qu'un seul édifice, à la fois grange et étable, quelquefois accompagné d'une « soue à cochons » (porcherie) et d'un poulailler. Pas même de bergerie : on laissait les moutons à l'extérieur. Mis à part les hangars pour la machinerie moderne et le refroidisseur à lait à la porte de l'étable, le schème est demeuré à peu près le même. La grange et l'étable partagent encore le même toit.

FIG. 2 : *Schème d'établissement agricole*

[Retour à liste des illustrations et tableaux](#)

L'ancienne grange était tripartite. D'abord divisée en deux sur un plan vertical, elle logeait d'un côté vaches et chevaux, dans ladite étable (fig. 3). Séparée de l'étable par une cloison, se trouvait la grange proprement dite. Un couloir (la « batterie ») la traversait sur toute sa longueur et permettait aux charrettes d'y transporter le foin. On entassait les récoltes dans la « tasserie », conçue de façon à recevoir d'un côté le foin et de l'autre l'avoine. Au-dessus de l'étable, sur un plan horizontal, nichait le fenil, destiné à recevoir le foin. On n'utilisait la « tasserie » qu'une fois le fenil rempli.

FIG. 3 : *Grange-étable vue en plan.*

[Retour à liste des illustrations et tableaux](#)

Par ailleurs à l'arrière de la maison de bois de l'agglomération villageoise (fig. 4), la porte de la cuisine ouvre sur une véranda, recouverte en partie pour former une « laiterie ». On y conserve aujourd'hui les « liqueurs douces » (boissons non alcooliques) mais on y conservait autrefois lait et viande, à la faveur des froids hivernaux. Un jardin potager et un hangar occupent la cour arrière. Dans le hangar est entassé le bois que les villageois utilisent encore pour le chauffage, car la vieille maison de bois ignore le système de chauffage au mazout. D'ailleurs, la proximité de la forêt rend le mazout inutile car tout résident de Dequen préfère couper son bois. Enfin, on construit quelquefois un atelier de bricolage près du hangar (ou du garage lorsqu'on en possède un). Avec la disparition de l'agriculture dans l'agglomération villageoise, les bâtiments adjacents en vinrent à remplir de nouvelles fonctions. Malgré l'importance de cette évolution, la maison elle-même demeura intouchée dans sa structure.

Dans les rangs ou dans l'agglomération villageoise, la vieille maison de bois canadienne-française comprend toujours un rez-de-chaussée et un étage. La cuisine, le salon et la chambre à coucher des parents se partagent le rez-de-chaussée. Les chambres des enfants occupent l'étage ; ce sont des pièces autonomes. Les enfants, plus nombreux à cette époque, se répartissaient par sexe et plusieurs par chambre. Les maisons, à toiture en pignon, réservent toujours l'espace entre l'étage et le toit pour le grenier. Cette pièce renferme toutes les antiquités transmises de mère en fille. Y sont aussi remisés tous les jouets des enfants devenus adultes, toute la lingerie accumulée quelquefois depuis des

générations, tous les appareils électriques inutilisables, etc. Véritable capharnaüm, le grenier est souvent revisité par les enfants mariés qui en rapportent toujours quelque antiquité. Le soubassement de la maison est rarement cimenté et constitue une cave d'à peine cinq pieds de hauteur. On y range toutes les conserves, l'alcool de fabrication domestique, etc. On réserve aussi un autre espace, quelquefois à l'étage, quelquefois au rez-de-chaussée, où l'on emmagasine boîtes de conserve, farine, sucre, etc. On nomme cet endroit « la dépense » (garde-manger).

FIG. 4 : *Maison canadienne vue en plan.*

[Retour à liste des illustrations et tableaux](#)

Toute la vie à l'intérieur gravite autour de la cuisine, peut-être parce que le système de chauffage se limite à la chaleur du poêle qui s'y trouve. Près du poêle reposent, inexorables, les sempiternelles berceuses qui accueillent le père au retour du travail ou le voisin désireux de venir fumer une pipe. Mais la cuisine perdrait ses titres sans la table, de forme rectangulaire, le lieu sacré des repas. Le poêle et la table, la chaleur et les repas constituent les deux pôles de la vie familiale et concentrent dans une pièce toute l'activité diurne de la maisonnée.

La cuisine et la chambre des parents, adjacentes, forment l'arrière de la maison. La maison a toujours deux entrées : la première donne sur la route, par laquelle entrent les étrangers : c'est la voie publique. La seconde ouvre sur le côté opposé, le champ si l'on est cultivateur, le jardin ou la cour si l'on est journalier : c'est l'entrée des amis, la voie privée.

À l'avant de la maison, c'est-à-dire du côté du chemin, se situe le salon. C'est un sanctuaire. On ne l'ouvre que pour la « grande visite », lors des grandes occasions. On y exhibe le plus beau mobilier, de même que la vaisselle des grands jours. Au mur sont accrochés les portraits des ancêtres, toute la lignée de la parenté disparue. À l'opposé des autres pièces dont la décoration se limite à des objets pieux, des images saintes, le salon, lui, ploie sous une masse hétéroclite de souvenirs : souvenirs photographiques, cadeaux de noces, artisanat fait par un parent, etc. Par analogie à l'imagerie des autres pièces, le salon est un sanctuaire parental : interdit de le profaner, interdit aux enfants d'y jouer.

En somme, le rez-de-chaussée résume trois divisions majeures : la cuisine, la chambre à coucher des parents et le salon ; chacune de ces divisions découpe une sphère du temps : le jour pour la vie familiale dans la cuisine, la nuit pour la vie privée du couple, pour l'intimité et l'affection, et enfin le salon, ouverture sur la parenté et sur le temps passé, et qui reflète la périodicité des événements sociaux (visite du curé, festivités, etc.). Au rez-de-chaussée hétérogène s'oppose également l'étage uniforme, véritable dortoir pour enfants. L'étage, inutilisé pendant le jour, traduit un clivage entre générations dans l'utilisation de la maison la nuit : les parents couchent en bas et les enfants en haut.

Enfin, aucune maison de rang ne comprend d'appartements à louer. Toutefois quelques-unes, habitées par des journaliers, sont louées entièrement. Par ailleurs, dans l'agglomération villageoise, quelques maisons ont été divisées de façon à former des logements autonomes.

À l'opposé, le bungalow a fait disparaître l'étage et le nombre de chambres à coucher pour enfants. Cette disparition, apparemment banale, nous met sur la piste de changements radicaux dans la dimension et la structure de la famille, ainsi que dans les rapports entre générations. Dans le bungalow moderne, parents et enfants couchent au même niveau. La maison n'est pas faite pour héberger un fils marié ou dix enfants.

Toutefois, de la maison de bois au bungalow une constante demeure. D'une part, le salon, le monde public, siège toujours à l'avant, du côté de l'entrée qui donne sur la route. D'autre part, la cuisine, le monde privé, se cache toujours à l'arrière. Entre ces deux pôles fixes les autres pièces peuvent se situer n'importe où. Mais le salon a perdu ses reliques parentales et il brille désormais par le modernisme de son mobilier. Le grenier a disparu et la cave a cédé sa place au congélateur.

Les bungalows sont peu nombreux (à cause de l'investissement qu'ils représentent) et ils appartiennent presque uniquement à de jeunes couples. Mais au-delà des différences, le bungalow et la maison de bois cohabitent dans un même univers et cela se traduit par leur aspect extérieur. À quelques exceptions près, les maisons n'ont pas de jardin. On laisse pousser l'herbe partout autour, on néglige de clôturer. Souvent les maisons ne sont pas repeintes pendant des années, les bungalows sont recouverts d'un papier goudronné et attendent toujours leur recouvrement définitif. Sans jardin ou pelouse entretenue, les maisons semblent quelquefois plantées au milieu d'un champ. Et qui pis est, de vieilles carcasses d'automobiles, rouillées et sinistres, jonchent les cours arrière. Comparé à quelques villages saguenéens, Dequen ne témoigne d'aucune fierté dans son aspect extérieur. On peut difficilement croire à un village heureux d'être là. Dequen ne semble pas bien dans sa peau.

Au bilan, l'espace a tracé l'ensemble de notre démarche, mais au niveau du territoire. La région et la route ont révélé le conflit le plus global du village de colonisation : la scission en deux sphères socio-économiques. Cette division, au-delà de ses apparences économiques, renvoie à deux modes d'implantation, le rang et l'agglomération villageoise, qui supportent différents univers de relations sociales : le monde ouvrier et le monde agricole. Enfin, la maison fait pénétrer plus profondément au cœur du problème en mettant à nu les conflits au niveau même de la famille. Le pas suivant sera de quitter le territoire pour s'attaquer non plus à l'espace mais à la façon dont s'organisent les gens qui l'habitent.